

## Il y a bien longtemps ... la lèpre et les lépreux

*André Poinot*

*Selon les recherches historiques en 1893 de Lecoy de la Marche, un des premiers à prétendre que l'histoire n'était plus, comme dans l'Antiquité, un art ou une branche de la rhétorique mais une science ... un siècle avant Braudel.*

« On a beaucoup écrit sur cette maladie » disait à Joseph de Maistre un critique russe à qui il présentait le livre de son jeune frère Xavier « Le lépreux de la Cité d'Aoste » (\*). En effet, il y a plus d'un siècle et demi on n'avait rien dit de ce qu'il aurait fallu dire à ce sujet ... La passion anti religieuse, le faux humanisme, le roman sentimental se sont emparés tour à tour des pauvres lépreux. Michelet et son école ont agité ce fantôme, comme eux leurs crécelles, pour épouvanter.

La lèpre, croyait on alors était le produit de la saleté. On ne se lavait pas au Moyen Age (du moins le croyait on au XIXème siècle !) et donc la lèpre était sortie du fumier sur lequel pourrissait la société toute entière, due au catholicisme triomphant, tenu pour responsable de la terrible maladie. On croyait alors que non seulement la religion entretenait la lèpre, mais qu'elle persécutait les lépreux, les enfermant dans d'infectes cellules, bannis et même retirés, après cérémonie, de la société des vivants .... Quant à Xavier de Maistre, il a contribué, par son livre, à répandre ces billevesées parmi ses lecteurs. Les pages de son dialogue sont évidemment touchantes, mais les lépreux reclus, enfermés dans des cabanes n'étaient pas plus malheureux que les ermites de l'époque qui avaient volontairement choisi l'isolement au plus profond des forêts. La lèpre, disait on, était le triste legs de l'Orient païen à l'Europe chrétienne. Pas si bête ... on admet aujourd'hui que la lèpre a pu suivre les croisés.

En fait, au Moyen Age et ce en accord avec les travaux les plus récents (Régine Pernoud, Jacques Le Goff, Jacques Heers) la vie en commun, les soins de propreté quotidiens étaient la règle habituelle pour les lépreux comme tout autre malade.

Entrons, si vous le voulez bien, dans une de ces léproseries qui se comptaient par milliers, due à la générosité publique (la toponymie en a gardé le souvenir), par exemple celle de Noyon au XIII ème siècle, dont le règlement intérieur est du à l'évêque Vernond de la Bissière... Ce n'était pas du tout ce que l'on s'était plu à présenter comme séjour effrayant dont les passants s'écartaient, lieux d'enfermement des « morts vivants ». Bien au contraire, des gens aisés, voire non malades, demandaient par faveur à y entrer, au risque de contracter la maladie ... A la longue, les donations, les testaments, rendaient ces maisons très riches et la vie y était facile. Les travaux auxquels s'adonnaient les lépreux n'avaient rien de pénible... Ils se contentaient même d'exploiter les terres les plus proches de la maladrerie, le reste étant affermé.

Ce qui pouvait attirer aussi, c'était de vivre en société, en esprit de fraternité avec les autres, formant une sorte de confrérie séparée du monde, une communauté beaucoup plus libre que dans un monastère (on retrouvera une ambiance semblable au XIX ème siècle, dans les utopiques phalanstères des Saint Simoniens). La léproserie était sous l'autorité exclusive de l'évêque. Plus tard, les municipalités réussirent à s'immiscer dans l'administration de ces lieux, mais ce fut chaque fois par le laisser aller des autorités religieuses.

Un conseil, choisi par les membres de la communauté et présidé par un « Maître » s'occupe du quotidien : discipline, sanctions éventuelles (comme par exemple le remplacement du vin par de l'eau). Les repas sont pris ensemble à des heures prévues et annoncées à son de cloche. Il est interdit de découcher sans autorisation. Le costume était le même pour tous, quelque soit le milieu social, et n'avait rien de l'aspect misérable le plus souvent représenté. Il n'est guère fait

allusion aux signes de reconnaissance, disque ou patte d'oie jaune cousus sur le dos ou la poitrine, prémonitoires de l'étoile que les nazis imposeront aux juifs pendant la seconde guerre mondiale ... Les hommes portent une cote ronde et un manteau fendu avec 3 boutons et de longues manches pendantes (\*\*). Et les femmes portent un manteau fourré de peau d'agneau avec chaperon assorti. Il était permis d'apporter une sorte de trousseau, lit et sa parure, vaisselle plate, linge ... Mais certains lieux leur demeurait interdit : le four, la « dépense », le jardin ... Les pensionnaires participaient à l'entretien des locaux surtout la chapelle et un nouveau venu, à son entrée, était tenu d'offrir un « banquet d'extra ». Le véritable esprit de charité consistait à donner l'illusion de vie de famille comme à l'hospice des Quinze Vingt, du à St Louis où les aveugles vivaient comme chez eux dans des petites maisons individuelles.

Former avec ses pairs une société, une Cité (de Dieu comme dans St Augustin) et cheminer ainsi soutenus par groupes, par corporations, par confréries, tel était l'idéal du Moyen Age et encore plus lorsqu'il s'agit d'êtres repoussants dont le seul aspect pouvait faire fuir.

Ainsi, la charité chrétienne a su pendant longtemps faire d'une caste maudite un groupe béni.

(\*) Joseph de Maistre, 1753-1821, a fui la Révolution ; il est l'auteur de « Du Pape » et des « Soirées de St Petersbourg » ; Xavier, 1763-1852, lui aussi réfugié en Russie et connu pour « Le voyage autour de ma chambre ».

(\*\*) Le bouton, cette grande invention du Moyen Age ! Souvenons nous de la thèse de Calmette (pas le médecin de marine Albert co inventeur du vaccin contre la tuberculose, mais Joseph, le célèbre historien toulousain). Quant à l'ethnologue Marcel Maüss, il faisait le distinguo entre l'humanité « boutonnée » et la « drapée », celle là moins évoluée